

Entretien avec la revue *Limite*

avril 2017

***Limite* : Le projet transhumaniste est clair : l'homme tel que nous l'avons toujours connu, avec deux bras, deux jambes et un sexe doit disparaître pour laisser place au cyborg, ce mélange d'homme et de machine. Ça vous agace pas mal, et nous aussi. Mais dites-nous, pourquoi est-il préférable de rester « animal politique », selon la définition que vous reprenez d'Aristote, plutôt que de travailler à l'avènement de cet homme-machine ?**

PMO : La formule d'Aristote dit ceci : il faut pour faire un homme du *donné* - par le hasard, qui est l'autre nom de la nature - et du *construit*, c'est-à-dire une société. D'où la formule d'Erasme, « on ne naît pas homme, on le devient. » Le projet d'homme-machine fabriqué sur-mesure abolit l'inné et le social. La part naturelle et mammifère évidemment, par la reproduction artificielle, le choix des caractères physiques, le contrôle du patrimoine génétique, le changement voire l'abolition du sexe, l'éradication de la vieillesse, bref, les contraintes corporelles. La part sociale et morale par la destruction de la commune condition humaine. La promotion transhumaniste d'un corps à la carte où chacun choisit ses fonctionnalités, détruit en effet la possibilité de se reconnaître en l'autre et de partager cette commune condition. En remplaçant le hasard par la volonté du ou des commanditaire(s), elle supprime cet universel humain de ne devoir à personne nos caractéristiques physiques, et d'être tous voués à une mort inéluctable.

Tous les hommes sont mortels. Or Socrate est un homme. Donc Socrate est mortel.

Les anthropophobes préparent la destruction de la société humaine – un anthropocide. À vrai dire, ils n'ont que peu d'efforts à fournir. Les « technologies convergentes » (nanotechnologies, biotechnologies, informatique, neurotechnologies), qui sont le stade actuel du *progrès*, leur fournissent les *moyens* (en grec, *mékhanê*) de leur fin : prothèses, implants, interfaces, etc. La tâche est aisée à ceux qui suivent la pente du progrès technologique.

À l'inverse, voilà les défenseurs de l'humain sommés d'exposer leurs raisons. Une première à n'en pas douter. Le projet transhumaniste est un projet d'arraisonnement de l'Histoire par ceux qui en ont les *moyens*, c'est-à-dire qui aujourd'hui maîtrisent les moyens technologiques. Créer un homme

« augmenté », c'est créer en regard un homme « diminué » : celui qui ne peut ou ne veut *s'automachiner*, soit par prothèses électromécaniques, soit par ingénierie génétique. Le monde post-humain est celui où la lutte des classes, sous l'aiguillon de la volonté de puissance, mute en lutte d'espèces. Malheur aux espèces inférieures. En fait d'animaux politiques, les derniers humains seront les « chimpanzés du futur » selon le mot du cybernéticien Kevin Warwick pour désigner la sous-espèce des non-augmentés. Une espèce vouée, comme les chimpanzés, à l'extinction.

Je vous cite : « Les amis de la nature sont d'abord les amis de l'homme, et c'est parce qu'ils défendent celui-ci, qu'ils défendent celle-là. Nous sommes le vrai parti de l'homme ». À Limite, on appelle ça l'écologie intégrale. Mais pour quel homme vous battez-vous ?

« L'écologie intégrale » est la formule que vous avez élue pour désigner votre conception de l'éthique catholique vis-à-vis des rapports entre l'homme et la nature. Quel que soit notre intérêt pour certains livres de Bernanos, Simone Weil, Ivan Illich, et surtout de Jacques Ellul (d'ailleurs protestant), ils n'avaient pas besoin de l'« hypothèse divine » pour produire leurs analyses sur la *machination* du monde et de l'homme. Des athées comme Bernard Charbonneau et Georges Orwell y sont parvenus par leurs propres lumières et sans recours à une quelconque transcendance religieuse. La foi chrétienne et la pensée anarchiste ont simplement servi de *base arrière*, des années trente aux années soixante-dix, à nombre d'individus qui entendaient résister à la broyeuse communiste, sans tomber dans la broyeuse libérale. Nous-mêmes, luddites, laïques et libres-penseurs, nous n'avons pas eu besoin de l'encyclique *laudate si* pour mener nos enquêtes et élaborer notre critique depuis deux décennies – quel que soit notre respect pour l'autorité et l'infaillibilité papales. Mais indépendamment de leur foi, qui est une affaire privée, nous rencontrons avec plaisir, tous ceux qui veulent contrarier le cours du monde-machine.

Les anthropophobes jouent sur un mépris de soi de plus en plus répandu chez les humains par les promoteurs des machines et objets « intelligents ». Si nos *artefacts* sont mieux adaptés que nous, agissent de façon plus efficace, nous surpassent dans tous les aspects de nos existences, à quoi bon s'accrocher à une forme obsolète ? La solution transhumaniste, c'est la fuite dans une autre espèce. Ce sont les mêmes qui, ayant dévasté notre seule Terre, proposent d'aller saccager de nouveaux mondes. Rien de neuf. Il semble que l'humanité soit

dirigée par la lie de l'espèce, violente et prédatrice, et que le reste soit impuissant ou indifférent à s'y opposer, sinon complice. À cet égard, les « post-humains » ne peuvent que se révéler pires encore que leurs concepteurs et prédécesseurs. Les traits sélectifs ayant permis leur triomphe seront nécessairement renforcés et cultivés.

Le poète Hölderlin dit quelque part, « soyez des hommes et vous n'aurez pas besoin de *Déclaration des droits de l'Homme*. » On n'est soi-même que seul. L'individu autonome, c'est d'abord et nécessairement le plus rétif à la part d'aliénation qu'implique la socialisation. Le non-conformiste auquel la société reproche précisément d'être « asocial ». (cf. André Gorz, *Individu, société, Etat*, paru dans la revue *Autogestion* n°8/9, 1982) Voilà d'abord l'homme que nous défendons, celui qui a le goût du silence, de la solitude et de l'indépendance ; qui ne peut faire autrement que d'être soi-même et de se connaître lui-même.

C'est précisément son écart social, son extériorité, qui lui permet « d'aller contre » et de défendre les hommes socialisés et sursocialisés contre les maux sociaux découlant de leur aliénation au groupe, et de l'aliénation du groupe aux volontés de puissance. Ces asociaux et solitaires, poètes romantiques et théoriciens radicaux, forment depuis la révolution industrielle le vrai parti de l'homme. Ce sont eux qui défendent les peuples aborigènes et les paysans du monde contre la destruction des forêts et des campagnes par le progrès techno-industriel. Ce sont eux qui défendent les ouvriers des usines et les habitants des mégapoles contre les nuisances mortifères. Il faudrait dire, ce sont eux, les asociaux, qui défendent les hommes socialisés contre eux-mêmes et contre les effets de leur aliénation sociale.

Sans doute, y a-t-il une part de *nécessité*, d'hétéronomie, de contrainte extérieure, quand il faut subvenir à ses besoins dans les conditions de vie en forêt ou à la campagne, mais aussi la possibilité de devenir *quelqu'un*, une personnalité particulière, *faisant sa vie*, avec ses mérites et ses traits propres ; et non pas un « homme sans qualité », un individu quelconque, fonctionnel et interchangeable, produit du système technocratique, et à sa merci pour une survie artificielle et machinale.

Le transhumaniste est un individu infantile et capricieux, incapable d'effort et de frustration, qui voudrait la toute-puissance et l'immortalité divines. Humains, nous sommes faillibles mais nous pouvons nous « faire nous-mêmes », nous « réaliser ». Ça s'appelle vivre, tout simplement, et nos aïeux trouvaient cette expérience assez riche en elle-même, et parfois belle, agréable et surprenante, sans avoir à la justifier par un sens quelconque. Elle se suffisait à elle-même,

étant son propre sens. Conquérir son autonomie – vivre - c'est autre chose que de s'acheter une paire d'yeux bioniques sur Internet.

Les classes populaires sont les plus perméables au « progrès technologique », mais sont-elles pour autant concernées par l'augmentation hybride qui semble être plutôt promis à une élite?

La tyrannie de l'efficacité s'impose à tous, et bouleverse le monde, les modes de vie, les relations sociales sans distinguo de classe. Le chômeur comme le banquier doivent faire leurs démarches sur Internet. Ils n'ont pas le choix, s'ils veulent rester dans la société. Essayez de trouver du travail sans téléphone portable. La technologie a détruit la paysannerie, l'artisanat, la classe ouvrière, et s'attaque aujourd'hui aux employés et aux professions intellectuelles. Robots, automates et algorithmes sont chaque année plus efficaces et moins coûteux que la main d'œuvre humaine.

Quant à la consommation de masse des gadgets technologiques, elle ne s'appuie pas sur la demande – nul n'a demandé de *smartphones*, ni de voiture « intelligente » - mais sur la soumission à l'offre. Le matraquage publicitaire et la consommation ostentatoire sont si normatifs que des petites gens font la queue pour acheter le dernier iPhone. Que des familles populaires mangent mal et paient un téléphone à chacun de leurs enfants. Mais elles ne sont pas plus « perméables » que les classes aisées : il n'y a qu'une différence de « standing » et de « niveau de vie ». Quant aux objecteurs de croissance et anti-industriels, ils se recrutent d'abord parmi les détenteurs du « capital culturel », comme dirait Bourdieu.

L'homme « augmenté », automachiné, doit ses nouvelles *fonctionnalités* à des artefacts. Il dépend de ceux qui les produisent et lui vendent. Seuls les plus riches pourront se payer implants, prothèses, interfaces et interventions génétiques. Les transhumanistes « de gauche » prétendent corriger cette inégalité en réclamant des augmentations « pour tous et toutes », prises en charge, pourquoi pas, par la Sécurité sociale. Mais la Sécurité sociale, avec tous ses avantages, n'empêche ni les ouvriers de vivre en moyenne six ans de moins que les cadres, ni les classes populaires d'être en moins bonne santé que les classes supérieures. La santé à deux vitesses deviendra l'humanité à deux vitesses, ou plutôt, à deux espèces – quoique interfécondes.

À ce propos, vous avez forgé le concept de « population superflue », cette classe de prolétaires qui n'est plus capable de produire quoi que ce soit et qui ne peut pas même consommer. Faut-il éveiller les banlieusards des métropoles et certaines populations rurales à une nouvelle « conscience de classe » ?

Nous enquêtons sur une classe imprévue de la théorie marxiste : la technocratie. Celle-ci ne se réduit pas à la bureaucratie, aux fonctionnaires de Bruxelles ni aux énarques qui peuplent les ministères. La bureaucratie n'est que la branche administrative de la technocratie, classe dirigeante à l'ère du capitalisme technologique, alliage indissoluble des détenteurs de l'avoir, du savoir et du pouvoir. La technocratie est la classe de l'expertise, de l'efficacité et de la rationalité maximales, au service de la puissance maximale. Voyez les profils des patrons les plus riches de l'époque, mais aussi des experts à qui l'on délègue toujours plus le pouvoir de décision : la plupart sont issus des mêmes grandes écoles. Ils appliquent à tous les aspects de nos vies les méthodes de rationalisation technique propres à l'ingénierie. La technocratie, c'est *le pouvoir de ceux qui ont les moyens*, qui détiennent et maîtrisent la technologie – la puissance de notre époque.

Elle est pourtant l'angle mort des analyses de classes, l'absente de la réflexion politique. Tout juste évoquait-on en sociologie dans les années 70 les « nouvelles couches », les fameux ITC (ingénieurs, techniciens, cadres). Richard Florida parle aujourd'hui de la « creative class », mais sans rendre compte du pouvoir réel des technocrates sur nos vies. La technologie, étant réputée « neutre », la technocratie est censée l'être également. C'est un non-sujet politique, une non-catégorie sociale, invisible et transparente. Au mieux, elle serait purement fonctionnelle, en tant qu'agent du Capital, de l'Etat, de l'appareil de production et d'échanges, etc., *et donc*, une « autre technocratie », comme une « autre technologie », seraient possibles. C'est le *leitmotiv* de la gauche technocratique (rouge, rose, verte) qui pose sans relâche sa candidature à la direction du système, en expliquant tout-à-fait justement qu'elle en serait la meilleure gestionnaire. Nous pensons à l'inverse que la technologie est le moyen, la machine, des technocrates pour s'approprier le pouvoir, au détriment des sans-pouvoir – même quand ces derniers s'imaginent « la maîtriser » ou « se la réapproprier ». On ne maîtrise pas la technologie parce qu'on a appris à obéir aux procédures de navigation sur le Net, ou de fabrication d'objets en 3D.

Si les classes populaires, les banlieusards et les oubliés du rural ou du rurbain, perçoivent l'emprise technologique sur leur vie (les services publics remplacés par des « applis » ou les effets de la métropolisation par exemple), ils sont comme les autres aveugles à la domination technocratique. En ce sens, oui, une nouvelle conscience de classe est nécessaire ; la conscience des superflus et des sans-pouvoir. Mais ceux-là peuvent-ils former une classe ? Être autre chose qu'une masse ? C'est d'autant plus urgent que se dessine une sortie possible du capitalisme, avec l'automatisation, l'abolition du salariat, le revenu de base, applaudie de gauche à droite, par les squatteurs anarchistes comme par les capitalistes libertaires. Il y a bien un au-delà du capitalisme avec le passage à une société technocratique et ce sera pire encore.

Dans leurs « Directives pour un manifeste personnaliste » Ellul et Charbonneau écrivent que la révolution « ne se fera pas contre les hommes mais contre les institutions »... Vous n'adhérez pas totalement à l'idée que la technologie induit des nouvelles formes de comportements aux dépens de ses utilisateurs (Les chrétiens, depuis l'encyclique *Rerum Novarum* appellent cela « structures de péchés »). Pour vous, les coupables ont un nom et une adresse et ne sont pas seulement victimes de la cyber-machine.

Précisons : nul ne peut nier que la technologie impose des nouvelles formes de comportements. Il suffit de regarder *fonctionner* un anthropoïde équipé de prothèses électroniques pour saisir à quel point celles-ci le handicapent, l'amputent de ses capacités et le contraignent à s'adapter à elles. C'est même le propre de la technologie, de « révolutionner » nos vies, notre monde, nos corps. Ce que nous discutons, notamment avec certains exégètes d'Ellul, c'est l'idée d'un processus sans sujet, d'un *progrès* technologique mû par des mécanismes automatiques, par la « force des choses ». On trouve le même réductionnisme chez les disciples de Marx à propos du capitalisme. Le « système automate » serait cause de tout, les individus n'étant que des pions interchangeables, jouant leur « rôle » dans une partie déjà programmée dans/par le système. Eichmann est l'archétype du « pion interchangeable », toujours cité en exemple et toujours réfuté par ceux de Georges Guingoin, Germaine Tillion ou des jeunes Allemands de la Rose blanche.

L'expression « on n'arrête pas le progrès » est le reflet populaire de cette croyance en un phénomène surnaturel. Selon Ellul, les humains sacralisent la puissance. À l'ère de la technologie toute-puissante, beaucoup sacralisent la

machine. Cependant l'existence de luddites, « décroissants », objecteurs de conscience prouve qu'on peut penser autrement. Ce qui nous donne la capacité de dire « non » et d'envisager un changement de situation, c'est le fait que d'autres hommes – les technocrates – sont responsables de ce qui nous arrive. Nous sommes dans un rapport de forces entre pouvoir et sans-pouvoir, et, en effet, ceux qui décident ont un nom, une adresse, une fonction qui leur permet de décider. Prenez Jean Therme, l'ex-patron du Commissariat à l'énergie atomique de Grenoble, responsable du CEA au niveau national. Ce Savoyard, qui habite un village du Grésivaudan, a impulsé les projets nécrotechnologiques grenoblois depuis 20 ans : Minatec (nanotechnologies), le pôle de compétitivité Minalogic, Clinatec (nano-neurotechnologies), Giant (extension de la ville-centre et création d'un gigantesque quartier et campus techno-scientifique), on en passe. Jean Therme dirige aussi l'équipe qui définit, pour la Commission européenne, les « Key enabling technologies », c'est-à-dire les secteurs à développer en priorité, à coups de programmes d'investissements européens et nationaux. Des milliards d'euros dirigent la recherche dans certains domaines choisis en fonction d'intérêts stratégiques : les objets connectés, les nanotechnologies, la réalité augmentée, mais non l'agriculture biologique.

Jean Therme, que nul n'a jamais élu, et dont aucun de vos lecteurs n'a sans doute jamais vu le nom, décide de notre avenir, avec les technocrates de son groupe. Il est responsable de ses décisions. Comme disait Geneviève Fioraso, ex-adjointe au maire de Grenoble, ex-ministre de la Recherche : « Il nous fait courir, mais on suit ». Fioraso, elle aussi, est responsable de ses choix. On pourrait imaginer que Jean Therme revienne à ses moutons, que les élus ne « suivent » pas, que le peuple se révolte contre l'artificialisation de sa vie, boycotte les gadgets connectés, fasse la grève des achats, cela ferait une différence. Selon Retz, « il y a de la révolte à imaginer qu'on puisse se révolter. » Nous propageons cet imaginaire de la révolte. L'asservissement n'est pas fatal tant qu'il reste de l'imaginaire, c'est-à-dire de l'Histoire.

Si la situation limite objectivement le cadre de l'action humaine, elle ne limite pas sa capacité à *la transformer*. À trouver des voies imprévues pour en sortir. C'est ce facteur humain, irréductible jusqu'à présent, qui fait la différence. Et il en sera ainsi tant que le projet technocratique de maîtrise totale, au moyen du *Big data* et des implants cérébraux, n'aura pas substitué « l'administration des choses au gouvernement des hommes », selon le vœu d'Engels et de Saint-Simon.

Face à la progression du capitalisme technologique, des résistances se mettent en place. Élever des poules en Ardèche, courir toutes les ZAD de France, monter des revues et publier des livres...Si toutes sont utiles, aucune n'est suffisante. Le philosophe Günther Anders, critique du monde machine se disait « désespéré » mais continuait d'écrire par nécessité morale. Vous, où puisez-vous votre espérance ? Pourquoi continuez-vous ?

Ah oui, l'espérance, « cette prière que les hommes adressent à l'avenir. » Franchement, on s'en fiche. On ne croit ni à la prière, ni à l'avenir, ni à l'espoir, ni au désespoir. On n'attend rien. Il est minuit dans le temps et nous tâchons de vivre contre ce temps. C'est-à-dire de bien faire ce que nous croyons devoir faire. Saint Exupéry en 1942 : « Je tiens pour peu de chose le courage physique et la vie m'a enseigné qu'il est un courage véritable : celui de résister à la condamnation de l'ambiance. Je sais moi, que j'ai été autrement courageux en ne déviant pas du chemin fixé par ma conscience (...) » (cf. *Ecrits de guerre 1939-1944*) Nous, les résistants au cours du temps, nous sommes en apparence d'assez risibles marginaux et réduits à la simple expression. Elle est tout ce que nous avons et pourtant, nous la croyons capable de renverser le cours du temps, si nous en comprenons toute la puissance et les modalités. Ce ne sont pas des armées qui nous envahissent – la résistance serait facile – ce sont des idées, *l'air du temps*, sous forme de biens, de marchandises, de services, de divertissements. Seules les idées peuvent vaincre les idées et d'une foule faire des hommes. Si nous voulons transmettre à nos contemporains l'héritage de notre humanité, soyons des hommes et cultivons notre humanité. *Produisons des idées* : c'est-à-dire des formes, des modèles, des exemples. Ceux que vous citez prouvent qu'il est possible de dire « non », et ils sont précieux à ce titre. Les idées sont plus puissantes que la technologie. Leur propriété virale en fait le plus efficace des vecteurs. Une idée qui s'empare des têtes devient une force matérielle. Soudain, parce qu'une idée a voyagé de cerveau en cerveau, vous avez sur les bras des millions de doses de vaccins contre la grippe H1N1 - ou de compteurs Linky. Nous n'avons fait depuis deux décennies que produire des idées et les mettre en circulation. Si nous avons réussi quelque chose, c'est à propager – dans un nombre trop restreint de cerveaux – l'idée que la technologie c'est de la politique sous un autre nom : la *véritable politique* de notre temps, à l'ère du capitalisme technocratique.

Nous devons penser pour agir ; et faire penser pour faire agir. N'oublions jamais Germaine Tillion, internée à Ravensbrück, menant une enquête sur le camp pour en expliquer les rouages à ses camarades.

Vous écrivez que les nouvelles formes d'inhumanité ne progressent que du fait de notre faiblesse spirituelle. Pour lutter face à l'ennemi transhumaniste, suffirait-il d'une bonne bibliothèque et d'un monastère cistercien?

Nous ignorons ce qui suffirait. Nous avons évoqué ce qui nous semblait nécessaire. Au fond, votre question signifie, « c'est bien joli les livres, les idées, mais concrètement quelle pratique ? Quelle action politique ? Qu'est-ce qu'on fait ? »

Or la vraie politique, et surtout dans l'état de décomposition actuel, se moque de « la politique » . Elle agit en amont pour n'avoir pas à réagir. Elle travaille sur les conditions de l'action afin de vaincre – sinon sans combattre- du moins en ayant créé et réuni au mieux les conditions favorables. Le thème gramsciste de « l'hégémonie culturelle » est devenu un lieu commun des idéologues de droite à gauche, mais le plus souvent, ce qu'ils entendent par là se borne à l'emprunt de formes néo-populaires (BD, rock, rap, radios, fanzines, sites Internet) afin de diffuser des contenus « politiquement corrects » ; et au dévoiement d'idées adverses par des penseurs de plus en plus rabougris.

On voit aussi le travail d' « islamisation par le bas » mené depuis des décennies par les frères musulmans, l'encadrement local de la population que pratiquaient autrefois l'église et le Parti communiste, à travers leurs réseaux d'œuvres sociales, et qui produit aujourd'hui une « contre-société » dans l'ex-banlieue rouge.

Il ne peut y avoir d'émancipation des cœurs et des esprits que par un mouvement de refondation intellectuelle et morale, bien plus vaste et profond que celui de la Troisième République, après la débâcle de 1870 – nous sommes beaucoup plus bas. La société a pris acte de la faillite scolaire de l'Etat. Il se crée huit cents écoles privées par an, dont bon nombre sous contrôle confessionnel. Soit l'inverse de l'émancipation. Ce que nous avons proposé dans le texte que vous mentionnez (*Machines arrière ! Des chances et des voies d'un soulèvement vital*) va bien au delà. Il s'agit de sauver tout ce qui peut l'être ; de généraliser un mouvement de restauration des savoir-faire et des savoir-penser, déjà existant et épars, en instituant une éducation populaire, du meilleur niveau et pour le plus

grand nombre. D'ouvrir des maisons partout, vouées à la conservation, à la restauration, à la culture de tout ce que ruine et détruit le vandalisme marchand et technocratique. Pardonnez-nous de ne pas développer ici, ce que nous avons dit ailleurs : « Nous devons nous *ré-humaniser*. Nous ne pouvons nous relever que de la pensée et du passé : non pas commencer une œuvre nouvelle, mais réaliser l'œuvre ancienne avec conscience. Nous devons, au rebours du malheur et des calamités, qui mettent à sac toute bonne littérature depuis que « nous sommes tous américains », restaurer les humanités et la connaissance des langues mères (les français anciens, langues d'oc et d'oïl, latin, grec, etc.) ; restaurer la transmission, qui est d'abord la transmission du rêve, de l'œuvre et de la mémoire de l'humanité. »